

QUAND L'HOMME ÉCOUTE

GROUPE D'OXFORD

CECIL ROSE

**QUAND
L'HOMME
ÉCOUTE**

TRADUIT PAR

LUCIEN DELIEUTRAZ ET ERIC DE MONTMOLLIN



ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

7, Place Piaget, NEUCHÂTEL

|

4, rue Le Goff, PARIS 5^e

*Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
strictement réservés pour tous
pays y compris l'U. R. S. S.*

AU GROUPE D'OXFORD
L'ARMÉE GRANDISSANTE D'HOMMES
ET DE FEMMES QUI PROUVENT A
NOUVEAU A NOTRE GÉNÉRATION
QUE

Quand l'homme écoute, Dieu parle.
Quand l'homme obéit, Dieu agit.

Préface de l'auteur

J'ai essayé, dans les pages de ce livre, d'exposer quels sont les éléments essentiels de la vie chrétienne. Je n'y apporte rien, je crois qui ne se trouve dans le Nouveau Testament.

Jamais je ne pourrai assez dire à mes amis du Groupe d'Oxford l'immense reconnaissance que je leur dois, eux qui m'ont mis en demeure de choisir cette vie et, par leur patience, leur franchise, leur amour, me montrent jour après jour comment la vivre pleinement.

Ma rencontre avec le Groupe d'Oxford ne m'a pas seulement apporté une libération et une puissance nouvelles; elle a fait naître en moi un espoir nouveau pour le monde. Les idéals qui, d'année en année, semblaient plus lointains, les voici maintenant tout proches de nous parce que des hommes et des femmes ont courageusement accepté dans leur vie une révolution telle que, par eux, Dieu est en train de révolutionner la Société.

Ce livre est lui-même le fruit du travail en équipe auquel le Groupe d'Oxford donne une signification nouvelle et plus profonde.

Si un ami ne m'avait suggéré de l'écrire et si d'autres, par la suite, ne m'y avaient aidé, il ne serait pas ce qu'il est. Puisque c'est moi qui l'ai écrit, j'en assume, bien entendu, l'entière responsabilité; mais pour l'aide qu'ils m'ont apportée, j'ai plaisir à reconnaître ma dette.

Cecil ROSE.

Hoylake, Décembre 1936.

CHAPITRE I

Dieu au pouvoir

Lorsqu'une voiture de quarante chevaux n'arrive pas à monter une côte, il faut sans tarder chercher ce qui ne va pas. Si elle n'avait que huit ou dix chevaux, on pourrait conclure que la pente est trop raide pour elle, mais une quarante chevaux doit pouvoir gravir n'importe quelle pente.

Nous en sommes là aujourd'hui avec notre religion. Il semble que le christianisme se soit arrêté à mi-côte. Certes, le genre de christianisme auquel nous avons été habitués s'est montré incapable de vaincre les haines et les craintes qui causent la guerre, et l'égoïsme qui aboutit à créer le dénuement dans un monde regorgeant de richesses. De plus, il n'a pas réussi à satisfaire les besoins d'une foule d'hommes et de femmes qui sont en guerre avec eux-mêmes, qui aspirent à posséder la paix, à être délivrés de la peur et rendus capables de vivre en vainqueurs.

Alléguer la difficulté des temps — contre-coups de la guerre, tendances antireligieuses, et le reste — ce serait faire une pétition

de principe. La puissance que les chrétiens prétendent posséder est la puissance même de Dieu : cela devrait être assez pour nous faire monter n'importe quelle côte, et franchir tous les obstacles.

Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi ?

Libre à nous de dire que nous avons été trompés, que l'auto n'a jamais eu le quart de sa prétendue puissance. Nous pouvons l'abandonner sur le bord de la route : cela ne nous mènera pas au haut de la côte. Or, nous avons désespérément besoin d'y arriver. D'abord, la pente est dangereuse. Nous risquons à tout instant de glisser en arrière, de retomber dans le chaos social, ou dans le malheur et la faillite personnelle. Mais le danger mis à part, il y a en nous le désir d'une vie plus libre, plus féconde, et plus réellement heureuse que tout ce que nous avons vécu jusqu'ici. Nous avons besoin de quelque chose qui nous porte à ce niveau-là. Ce serait folie d'abandonner la voiture avant de nous être bien assurés que la panne ne vient pas de nous, et que toute réparation est impossible. Examinons donc notre voiture; c'est d'autant plus indiqué que nous n'en avons pas d'autre à disposition.

En effet, ce n'est pas seulement notre genre de religion qui paraît avoir échoué :

notre éducation non plus n'est pas venue à bout des passions qui engendrent la guerre, et n'a pas supprimé les divorces. Les gouvernements sont paralysés, et ne savent à quel saint se vouer dans ce monde dominé par la peur, et qui n'arrive pas à échapper au cauchemar de ses souvenirs. L'industrie et le commerce ont créé le mécanisme merveilleux et si compliqué de la production et de la distribution, mais n'ont pas su le protéger contre le sable que les hommes jettent à poignées dans ses rouages. La science nous a fourni des moyens étonnamment variés d'agrémenter notre vie, mais elle ne nous a pas donné le bonheur. Quelle issue nous reste-t-il, sinon d'essayer encore la solution chrétienne ?

D'autant plus que cette solution chrétienne donne plus de signes d'efficacité que nous ne pensions peut-être. Lorsqu'un ancien communiste et une princesse russe disent, du haut de la même tribune, quelle réponse Christ a apportée à leur haine, il y a de quoi se demander comment cela s'est fait, et si la même chose ne pourrait pas arriver à d'autres. Quand la femme d'un officier des chemises bleues irlandaises réalise qu'elle a le moyen de travailler à une nouvelle Irlande en parfaite amitié avec une femme qui promenait

son bébé dans les rues de Dublin, dans une poussette à demi remplie de bombes, on commence d'entrevoir une fin possible aux guerres civiles. Quand le foyer de deux époux, qui étaient sur le point de divorcer, devient un centre d'action chrétienne, on voit qu'il existe un moyen efficace d'en finir avec les mariages malheureux. Et quand ce même remède est en train d'agir comme il le fait aujourd'hui, dans les vies de milliers d'hommes et de femmes, leur apportant la solution de problèmes personnels de toutes sortes, on sent bien, non seulement qu'il vaut la peine, mais qu'il est indispensable de voir si ce remède n'arriverait pas à opérer sur une si grande échelle qu'il puisse refaire une nation — et un monde.

Peut-être avions-nous gardé les freins serrés tout ce temps-là. Peut-être aussi avions-nous laissé s'encrasser la conduite d'essence.

Pour essayer vraiment de la vie chrétienne, il faut comprendre ce que c'est.

On pense généralement qu'un chrétien est un homme qui essaie de vivre certains idéals. C'est passer à côté du fait capital. Un chrétien n'est pas un homme qui essaie de *faire* quelque chose. C'est un homme qui a *reçu* quelque chose ; un homme élevé à un nou-

veau degré de puissance. Cela saute aux yeux dès que nous ouvrons le Nouveau Testament.

Le Nouveau Testament contient quelque chose de bien plus grand qu'un nouvel ensemble d'idéals. C'est l'histoire de ce que Dieu peut accomplir au moyen d'hommes et de femmes qui le laissent agir ; c'est l'histoire de la révolution qui se produit lorsqu'on lui remet la direction des vies.

Les gens que nous rencontrons dans les Actes des Apôtres sont, de toute évidence, des hommes et des femmes auxquels il est arrivé quelque chose. Ils agissent avec un courage qu'ils n'avaient pas tout d'abord. Ils parlent avec une force, une clarté qui ne sont pas naturelles chez des gens sans culture. Ils ne sont plus égoïstes, ni disputeurs comme naguère. Rien n'ébranle plus leur confiance et leur joie, alors qu'il fallait si peu de chose, auparavant, pour les intimider. La plupart d'entre eux sont des gens obscurs, et pourtant ils réussissent à bouleverser le monde autour d'eux. Ce sont des individus libérés, portés à un nouveau degré de puissance qui leur permet de faire face à toutes les situations. Au fond, c'est ce que nous voudrions tous être.

Le secret de cette transformation, nous le cherchons peut-être dans une quantité d'en-

droits où il ne peut se trouver, mais l'objet de notre recherche, c'est bien d'être rendus *aptés à vivre*.

Or, c'est exactement ce que Jésus a promis. Il n'a pas dit : « Je suis venu pour vous donner un nouveau code de règles plus sévères », ni : « Je suis venu pour vous appeler à tendre de toutes vos forces à une morale plus élevée ». Il a dit : « Je suis venu pour que vous ayez la *vie*, et que vous l'ayez dans sa plénitude ».

Une « vie dans sa plénitude », cela doit signifier une vie où nous sommes délivrés de l'obsession de la faillite, où nous triomphons de nos tentations et de nos peurs, avec une aptitude nouvelle à dominer notre humeur, nos impulsions et nos habitudes ; une vie enfin ayant un but précis et une puissance qui permette la mise en œuvre de notre personnalité tout entière. Cela peut paraître un programme bien ambitieux ; ce n'est pourtant rien de plus que ce que nous promet le Nouveau Testament. Un groupe de gens qui auraient trouvé ce secret pourrait changer le monde.

Comment le trouver ?

Aux besoins de l'homme, Jésus répond par ces mots : *Le Royaume de Dieu*. C'est-à-dire

la royauté de Dieu, Dieu dirigeant complètement la vie, votre vie, ma vie.

Ce que nous voyons arriver aux personnages des Actes des Apôtres, c'est ce qui nous arrive lorsque nous laissons réellement Dieu se charger de notre vie et la diriger lui-même. Ce dont nous avons besoin avant tout, c'est que Dieu soit au pouvoir, et notre péché fondamental est de l'en avoir empêché. Nous nous sommes bien remis à lui de certaines de nos difficultés ou de certains de nos problèmes. Nous avons peut-être accepté des fragments du plan qu'il a pour nous — choisis à notre goût — mais nous ne lui avons pas laissé la direction totale de notre vie. Notre malheur, c'est d'avoir voulu conduire nous-mêmes notre vie.

Paix, direction, puissance — *la plénitude de vie* — nous ne posséderons cela que lorsque nous nous serons mis sans réserve à la disposition de Dieu pour l'accomplissement de ses desseins. C'est la grande expérience qui est encore à faire : donner à Dieu le pouvoir.

Par où commencer cette expérience ?

Tout simplement, Dieu ne peut se charger de ma vie que si j'y *consens*. Ce consentement n'est pas une affaire de sentiment. Ce n'est pas un vague désir que Dieu veuille bien me

changer. Ce n'est pas non plus une décision subite de lui obéir au futur. C'est une chose très concrète.

Lorsqu'un failli consent que son principal créancier réorganise et dirige ses affaires, la première chose qu'il doit faire est de produire ses livres — tous ses livres. Beaucoup de débiteurs rendent difficile un arrangement, parce qu'ils dissimulent une partie de leurs dettes ou omettent de mentionner une erreur particulièrement stupide, ou une transaction équivoque acceptée sous l'empire de la peur. Impossible de rien organiser d'une manière satisfaisante si l'on ne montre qu'une partie des livres. Si donc je désire que Dieu prenne ma vie en mains, la première chose à faire est de produire mes livres. Je dois accepter de passer en revue, avec lui, tout ce que j'ai fait de moi-même, et tout ce qu'il peut me montrer, quand j'examine honnêtement ma vie à la lumière de sa volonté manifestée en Jésus-Christ.

Un bon moyen de commencer cet examen est de mettre ma vie en face du Sermon sur la Montagne. On l'a résumé d'une manière pratique et frappante sous ces quatre chefs

Honnêteté absolue, Pureté absolue, Abnégation absolue, Amour absolu.

Il est très nécessaire de garder en tête

mot : *absolu*. C'est comme un projecteur dont la vive lumière va fouiller toutes sortes de recoins cachés. Plus moyen de fermer les yeux sur les points où je me contentais d'une demi-mesure, ou me défendais d'avoir accepté un compromis.

Honnêteté ? Eh bien, voilà qui ne va pas trop mal. Je ne fais pas de trou dans la caisse, ni de fausses déclarations au fisc. (Ou bien... au fait ?) Mais honnêteté absolue ? Cela semble tout différent. Est-ce que je présente de savantes excuses pour quelque chose que j'ai tout bonnement oublié de faire ? Est-ce que je vole le temps de mon patron par mes retards et ma nonchalance ? Et dans ma famille, est-ce que je vis au grand jour ?

Pureté absolue ? A quoi ressembleraient mes pensées si on les projetait sur un écran ?

Abnégation absolue ? Pourquoi est-ce que je m'irrite et me défends lorsque des gens me critiquent ? Est-ce d'eux seulement que je me préoccupe, ou est-ce que je tiens encore à mes sentiments et à ma réputation ? Et que dirait ma famille de mon abnégation *absolue* ?

Amour absolu ? Oui, bien sûr, ce n'est pas moi qui ai commencé la querelle, et je n'ai rien fait, que je sache, pour qu'elle dure, mais qu'ai-je fait pour y mettre fin ? Et que pen-

ser de mes sympathies et de mes antipathies ?

Au point où me voilà, il peut m'être utile de prendre un crayon, du papier et de noter mes découvertes. Cet examen de mes livres me mène plus loin que je ne pensais, mais j'en aurai le cœur net.

Ma vie a plus d'une face. Jusqu'à quel point est-ce que je laisse Dieu diriger mes intérêts et mes diverses activités ? Prenons mes affaires, par exemple : est-ce Dieu qui en est l'administrateur ? Mon argent : est-ce lui qui le dépense ? Mon temps : en dispose-t-il ? Et mes amitiés, mon foyer, ma carrière, mes loisirs : jusqu'à quel point Dieu en a-t-il la direction *absolue* ? Si je consens que Dieu ait la charge de tout, il me faudra faire un examen honnête et complet de ma vie dans tous ses domaines. Cette investigation mettra au jour toutes sortes de choses que je n'avais pas permis à Dieu de changer : habitudes, faiblesses, relations équivoques, ambition personnelle, opinions et pure obstination. Le péché prendra désormais, pour moi, un sens plus profond. Tout ce que je ne suis pas disposé à soumettre à Dieu, est péché.

La seconde conséquence pratique de mon « consentement » sera que je devrai entreprendre toutes les démarches que Dieu m'in-

diquera, pour réparer le mal que j'ai fait. Il me faudra peut-être renouer quelque relation rompue, présenter des excuses, confesser un péché à la personne qu'il concerne le plus directement, réparer une malhonnêteté. Un homme a compris que pour être honnête vis-à-vis de Dieu et des autres, il devait retourner au pays qu'il avait quitté et accepter d'y comparaître en justice pour abus de confiance. Pour un autre, le pas fut d'avouer à son Université qu'il avait obtenu un diplôme sur la base d'une fausse déclaration. D'autres ont dû faire voir à des familles complètement abusées sur leur compte quelle espèce de gens ils étaient en réalité.

Ces premiers pas dans la réparation sont absolument nécessaires, si je veux commencer la nouvelle vie, en règle avec Dieu et les hommes. Il y aura bien des choses que je ne pourrai jamais réparer, et la restitution même que je pourrai faire me semblera tout à fait insuffisante. Il me faut simplement accepter le miracle du pardon de Dieu, mais je ne le puis que si je suis prêt à faire tout ce qui pourra être fait, honnêtement et utilement, pour réparer mes torts.

Je dois être tout aussi concret si je veux réaliser cette nouvelle qualité de vie que Dieu me montre. Si je me rends compte de mon

manque de discipline, je dois m'imposer un acte précis : me lever plus tôt, répondre à des lettres, être exact à mes rendez-vous. Si je me trouve entravé par ma timidité, c'est peut-être que je dois me mettre à voir des gens, ou prendre la parole devant eux, jusqu'à ce que ma peur soit vaincue. Si Dieu me parle de désintéressement, cela peut m'obliger à faire dans ma propre famille un pas tout simple, mais qui coûtera à mon orgueil. Si j'ai manqué d'amour dans ma façon de traiter mes employés, ou dans mon attitude à l'égard de mes concurrents, il y aura tout de suite quelque chose à faire pour établir entre nous des rapports nouveaux. Prendre de vagues résolutions, et rêver à ce que je pourrais être, ne conduit *jamais* à être dirigé par Dieu. Il faut que je le laisse m'atteler à la prochaine chose à faire.

Tels sont les premiers éléments d'un abandon de ma vie à Dieu : faire avec lui l'examen intégral et honnête de moi-même, réparer mes torts envers autrui, et témoigner par mes actes de ma nouvelle obéissance. Le mieux est de m'ouvrir librement de tout cela à quelqu'un. Il m'est, en effet, si facile de me tromper moi-même, d'esquiver la honte et l'humiliation du péché, ou de me soustraire aux démarches nécessaires. Mais affronter une

conversation parfaitement honnête avec quelqu'un en qui j'ai confiance, cela m'aide à me voir moi-même, comme je ne le pourrais jamais autrement. Bien des choses apparaîtront peut-être que je n'avais jamais vues, et il me sera certainement plus difficile de revenir en arrière, ou de remettre à plus tard les choses que j'avais résolu d'exécuter. C'est en partie pour cela que Dieu nous a donné des camarades. Il est dangereux de s'en passer.

L'abandon va plus loin. Ce n'est pas seulement un acte initial, c'est une opération qui va chaque jour plus profond. On découvre en soi toujours plus de trésors à donner à Dieu. On voit toujours mieux ce qu'il peut faire de nous. Mais il faut *commencer* et il est possible de donner maintenant tout ce que nous connaissons de nous-mêmes à tout ce que nous connaissons de Dieu.

A cet abandon initial, s'il est complet et sincère Dieu répond aussitôt. Quand nous lui laissons les commandes, il les prend, et alors quelque chose se passe. Un poids énorme tombe de nos épaules : le soin de diriger notre vie ne nous appartient plus. Nous constatons que nous abattons plus d'ouvrage, parce qu'il est mieux ordonné. Nous rencontrons des gens que nous redoutions naguère, et voici que notre peur a disparu.

Telle habitude qui toujours nous dominait semble avoir perdu son pouvoir. Une personne que nous ne pouvions souffrir nous apparaît sous un jour nouveau, et nous l'aimons. Nous triomphons d'une épreuve, et nous savons que ce n'est pas par nos propres forces.

L'expérience passionnante de se faire « reconstruire » a commencé. L'intérêt augmente parce que l'opération n'affecte pas que nous-mêmes. D'autres personnes remarquent ce changement et Dieu se met à travailler en elles. C'est toute une zone de vie qui est en train de changer autour de nous.

Mais comment être sûr que les choses se passeront bien ainsi ? Nous voulons de bonnes raisons avant de risquer un tel plongeon.

Il n'y a qu'un moyen de s'en assurer : faire l'essai. Cela est vrai pour n'importe quelle vie, et c'est une expérience prodigieuse. Pour savoir que l'eau peut nous porter, il faut cesser de toucher le fond. Il faut se marier pour savoir ce que c'est que le mariage. On éprouve un remède en le prenant. C'est ce que veut dire : *avoir la foi*. Cela ne veut pas dire : être tout à fait sûr d'avance, ni : travailler ses sensations jusqu'à ce qu'elles ressemblent à de la certitude. C'est faire l'expérience.

Nous avons de bonnes raisons de nous y lancer. D'abord notre détresse. La vie, telle que nous l'avons conduite nous-mêmes, n'a pas été une réussite dont nous puissions être fiers. Il vaut donc la peine de donner à Dieu l'occasion de faire mieux. Ensuite, il y a tout ce que les autres disent avoir trouvé : nous prenons de graves décisions dans la vie, sans avoir seulement une partie des références dont nous disposons dans ce cas. Et surtout, il y a le Christ lui-même. Il a vécu cette vie-là. Il l'a vécue sur la base de l'obéissance et de la confiance absolues en Dieu. Il nous a invités à en faire l'expérience et à éprouver la bonté de Dieu.

Il nous faut partir du point où nous nous trouvons. Quelquefois tout ce que nous pouvons dire c'est : « O Dieu, s'il y a un Dieu, prends la direction de ma vie. » Si nous le désirons vraiment, Dieu le fait.

CHAPITRE II

A la découverte du plan de Dieu

Dieu a un plan. C'est là une des grandes affirmations de la foi chrétienne.

Dans ce plan, chacun de nous a un rôle. Tous les maux du monde et tous les nôtres viennent de ce que nous ne savons pas découvrir ce plan, ni le rôle que nous devons y jouer. Car le plan de Dieu est le seul dans lequel peuvent entrer aussi bien la Société que ma vie.

Lorsque nous parlons de la volonté de Dieu, nous pensons volontiers que Dieu désire simplement que nous soyons bons, honnêtes et désintéressés. L'idée ne nous vient pas que tout le détail de nos vies, — le choix de notre carrière, la manière dont nous dépensons ce billet de vingt francs, l'emploi que nous faisons de cette heure-ci, ceux avec qui nous lions amitié, toutes nos décisions en matière de salaires ou de commerce — que tout cela a de l'importance pour Dieu, et sera, dans une vie réellement dirigée par lui, en relation voulue avec le dessein qu'il a pour nous et pour le monde. Et pourtant le Dieu que nous voyons dans la Bible est loin d'appartenir à l'espèce

des parents qui disent à leurs enfants, au début d'une journée : « A présent, vous pouvez aller où vous voulez, et faire ce qu'il vous plaît, pourvu que vous ne vous mouilliez pas les pieds et que vous rentriez à temps pour le dîner. » Dieu a pour nous un programme plus positif et notre vie l'intéresse de façon plus précise.

Il ne lui importe pas seulement qu'Abraham soit un homme de bien, mais il estime indispensable que le patriarche quitte son foyer d'Ur en Chaldée et s'en aille demeurer dans un autre pays. Toute une partie du plan de Dieu ne pourra se réaliser que si Ananias veut bien passer par-dessus ses craintes et faire cette visite dans la Rue Droite à Damas.

Il n'est pas moins important, aujourd'hui, de savoir où Louis Durand bâtira sa nouvelle usine, maintenant qu'il a remis ses affaires à Dieu, ou en quel endroit M. et M^{me} Martin décident de s'installer, à présent qu'ils laissent Dieu utiliser leur foyer à son gré. Car Dieu est un architecte qui projette un édifice, — un édifice fait de vies reconstruites, d'une société reconstruite; et, la place de chaque brique a son importance. Dieu est un général qui dirige une campagne — la campagne contre le mal — et les mouvements de chaque soldat ont une importance capitale

dans sa stratégie. Il ne veut pas d'enfants qui sachent tout juste se tenir sans lui donner de souci. Il veut des collaborateurs volontaires, qui lui permettent de diriger leur vie dans tous les détails, et qu'il puisse assembler comme des éléments vivants de son plan de reconstruction. C'est quand nous sommes prêts à rechercher dans ce sens-là la volonté de Dieu, que nous pouvons trouver la réponse à tous nos problèmes et à ceux du monde.

Nous avons grand besoin de faire cette découverte aujourd'hui.

Nous avons essayé de construire de nos mains la paix du monde, et nous avons échoué. Nous sommes ligotés par des forces économiques sur lesquelles nous n'exerçons plus aucun contrôle. Les organismes sociaux que nous avons édifiés s'écroulent. Voici l'heure des désillusions, de l'impuissance, de la peur grandissante.

Tout cela s'explique par la débâcle d'un nombre immense de vies. Il y a toujours plus d'hommes et de femmes qui ne peuvent plus s'adapter à la tension et aux exigences de la vie moderne. Ils sont la proie de l'angoisse. Ils n'arrivent à résoudre ni les problèmes sexuels, ni ceux du mariage, ni ceux de la vie de famille. Ils sont écrasés par le sentiment de la futilité d'une vie à laquelle ils n'ont pas

trouvé de but. Ils ne peuvent se comprendre eux-mêmes et sont mal adaptés à leur entourage et à leur travail. En fait, toute leur misère provient de ce qu'ils ont essayé de mener leur vie à leur guise, selon leur seule sagesse, avec leurs seules forces.

Pour une telle génération, pour ces hommes et ces femmes que terrifie la démonstration toujours plus évidente de leur impuissance, le message que Dieu a un plan — détaillé, complet, adéquat à toute situation, à chaque individu — est comme un grand cri d'espérance. Lorsque nous faisons cette découverte, Dieu revient au centre de nos vies, comme un Dieu actif qui s'intéresse avec précision aux plus petits détails de notre programme. C'est lui qui est à l'œuvre et dirige nos affaires; nous, nous recevons ses ordres.

Mais comment pouvons-nous réellement recevoir de Dieu cette direction ?

Nous trouvons la réponse à cette question dans cette autre grande affirmation de notre foi : *Dieu parle*.

C'est là le fait prodigieux sur lequel l'Ancien et le Nouveau Testament reposent : non que l'homme peut et ose parler à Dieu, mais bien que Dieu peut parler et parle réellement à l'homme.

La plupart d'entre nous, sans doute, croient que Dieu nous parle d'une manière générale par la nature, la conscience, la raison, les circonstances, ou par les autres gens. Mais la Bible nous montre un Dieu qui parle aussi d'une manière beaucoup plus intime, plus personnelle et plus précise à ceux qui veulent écouter et obéir. L'Ancien Testament est l'histoire d'hommes et de femmes qui croyaient fermement que Dieu leur disait ce qu'ils devaient faire et dire, qu'il s'agit des affaires nationales ou des leurs propres. Le Nouveau Testament décrit la plénitude de notre relation avec Dieu en disant que « nous recevons le Saint-Esprit ». Si cette expression nous paraît vague, elle ne l'était pas pour les auteurs du Nouveau Testament. Pour les premiers chrétiens, ce don comportait manifestement non seulement la puissance de Dieu en eux, purificatrice et fortifiante, mais encore sa voix qui dirige. C'est lui qui leur dicte les décisions à prendre dans leurs assemblées. Comme leur Maître l'avait promis, les paroles qu'ils doivent prononcer leur sont données quand ils sont appelés à rendre témoignage. Pierre, sur le toit de sa maison, reçoit l'ordre de descendre et de suivre les messagers de Corneille; à Philippe il est dit : « Lève-toi et va du côté du Midi, sur le chemin qui descend

de Jérusalem à Gaza »; et Paul est averti de ne pas entrer en Bithynie. Voilà des gens qui, dans tous leurs mouvements obéissent à la direction effective de Dieu.

Dieu est-il moins capable de nous diriger aujourd'hui.?

En fait, il y a maintenant des milliers d'hommes et de femmes qui recherchent cette direction de Dieu dans toutes les affaires de leur vie, et qui trouvent que, tout à fait en dehors de leurs propres facultés de jugement et de raison, Dieu peut leur faire savoir par une certitude intérieure ce qu'il attend d'eux. Et les résultats sont incomparablement meilleurs que lorsqu'ils menaient leur vie à leur guise.

Voici ce que le directeur d'une grande usine dit de ces résultats : « Ma première direction révolutionnaire fut d'établir un nouveau prix-courant. Dieu me montra que c'était mal d'employer des escomptes variables et des arrangements secrets. Il me donna aussi la force d'obéir, car, pour autant que je pouvais prévoir, c'était la fin de mes affaires. Je m'attendais à voir partir tous les clients avec lesquels j'avais conclu un contrat secret. Le nouveau tarif entra en vigueur le 1^{er} juin 1935 et eut les résultats suivants :

« a) Une augmentation des ventes de l'ordre de Fr. 60.000.—; b) une augmentation de

20 % du bénéfice; c) des commandes par lettres en plus grand nombre qu'auparavant parce que les clients savaient quels étaient les prix et n'avaient pas besoin d'attendre que notre vendeur fit des offres spéciales; d) plus aucune inquiétude à m'absenter de mon usine, car maintenant les plus jeunes employées sont à même de renseigner n'importe qui sur mes prix et mes conditions.

« J'ai appris ainsi que ce n'est pas un fardeau, mais un privilège d'avoir Dieu avec moi dans mes affaires, parce qu'il s'y entend mieux que moi. »

Les résultats sont tout aussi remarquables dans d'autres professions. Un écrivain m'a dit récemment qu'après sa décision de remettre sa vie à Dieu, il avait constaté qu'il abattait deux fois plus d'ouvrage en deux fois moins de temps. A présent, son éditeur l'engage à refaire les cinq chapitres composés avant son abandon à Dieu, afin qu'ils soient à la hauteur de ceux qu'il a écrits depuis. »

Voici encore une de ces vérités qu'il nous faut saisir à nouveau. La génération qui nous a précédés a mis sa confiance dans la raison humaine. Des gens religieux mêmes parlaient de la raison comme si elle était la voix de Dieu. Mais, pour la génération actuelle, le chaos grandissant a prouvé la vanité de cette

prétention. La Bible ne sait rien de l'efficacité d'une raison humaine laissée à elle-même. Notre jugement est faussé. Notre raisonnement n'est très souvent qu'un savant moyen de justifier ce que nous avons envie de faire. Nos décisions sont dictées par la peur, par nos préjugés, nos sentiments, et par nos convoitises déguisées. Et aucun de nous ne peut prévoir les conséquences attachées au plus simple de nos actes.

Si nous voulons entrer dans le plan que Dieu a pour nous, il nous faudra bien souvent prendre des décisions dont il nous sera impossible, sur le moment, de comprendre le pourquoi. Nous ne pouvons espérer vivre une vie pleinement efficace, une vie qui nous procure un sentiment réel de sécurité et de paix, que s'il nous est possible d'éprouver cette vérité que « Dieu parle ».

Mais, si l'expérience nous prouve encore que Dieu a un plan pour les relations entre les pays européens, pour l'industrie minière, pour le chômage, et que des hommes d'État, des industriels, des spécialistes de questions sociales, peuvent entrer en contact avec lui et découvrir ce plan ? Mais, si Dieu a un plan pour mon foyer, pour l'éducation de mes enfants, pour mes affaires, pour mon avenir ? Alors, il n'y a pas seulement une chance que

moi et nombre de gens comme moi trouvions la solution de nos difficultés et de nos soucis, mais il y a une chance aussi que Dieu, à travers des vies plus complètement dirigées par lui, puisse édifier l'ordre mondial qu'il a en vue.

Dieu a un plan, Dieu parle

Mais pour qu'Il soit entendu, et pour que son plan soit connu et exécuté, *il faut que l'homme écoute.*

Cela implique, pour beaucoup d'entre nous, une attitude nouvelle à l'égard de Dieu. Jusqu'ici quand nous prions, c'était : « Écoute Seigneur, car ton serviteur parle. » Notre prière a été ce que le professeur Streeter appelle « prière païenne » : une tentative de soumettre Dieu à nos désirs, et de l'utiliser pour nos besoins. Nous avons commencé par faire nos plans, et par prendre nos décisions, après quoi nous lui avons demandé son aide et sa bénédiction. Lorsque la prière se réduit à ce monologue adressé à Dieu, elle devient de plus en plus irréaliste, et finalement on la laisse tomber — à moins qu'on ne la garde pour la forme.

La prière chrétienne commence par le désir de connaître la volonté de Dieu à notre égard, et d'être dirigé par lui. La promesse

que nos demandes seront exaucées n'est donnée qu'à ceux qui se sont premièrement conformés à sa volonté. Pour que Dieu devienne pour nous le Dieu vivant et agissant, le Dieu qui dirige notre vie et celle du monde, il est essentiel que nous apprenions à écouter.

Il y a une condition à remplir avant de commencer. Nous devons être prêts à entendre tout ce que Dieu nous dira. Inutile de rechercher sa direction dans tel domaine de notre vie, si nous ne sommes pas prêts à le laisser nous parler de tel autre compartiment dont il veut s'occuper d'abord. Si, par exemple, nous désirons des directions concernant notre famille, il se peut que nous ayons à écouter d'abord ce qu'il a à nous dire sur nous-mêmes, sur notre caractère et nos habitudes. Si, au contraire, ce sont nos problèmes personnels, nos soucis, notre santé pour lesquels nous avons besoin de directions, il se peut que nous devions entendre Dieu nous dire ce qu'il pense de la façon dont nous dirigeons nos affaires, ou de l'emploi que nous faisons de notre argent. C'est tout ou rien. Avant de commencer à écouter Dieu il faut que nous ayons renoncé à lui rien cacher de ce que nous savons de nous-mêmes.

Je me rappelle un homme qui se plaignait à moi de ne recevoir aucune direction lors-

qu'il essayait de se recueillir. Deux ou trois questions que je lui posai montrèrent qu'en réalité le nom de sa sœur persistait à lui trotter dans la tête, mais il n'y avait attaché aucune importance. Deux ou trois autres questions montrèrent clairement pourquoi ce nom lui revenait sans cesse. Dieu lui disait de renouer avec sa sœur des rapports depuis longtemps rompus et, lui, avait souhaité d'autres directions. Il en est souvent ainsi. Mais les directions nous viennent comme il plaît à Dieu et non comme nous l'entendons.

Et ensuite ?

Notre but, comme nous l'avons vu, est de mettre notre vie sous la direction de Dieu, et de voir s'il peut parler assez clairement dans notre cœur pour que nous sachions ce qu'il veut de nous. Selon toute probabilité, il y a dans notre vie des choses qui devront être liquidées avant que Dieu puisse vraiment nous diriger. C'est de ces choses que Dieu nous parlera tout d'abord. Quoi qu'il en soit, commençons par demeurer tranquillement assis quelques minutes, repensant à notre vie, à la lumière de ce que nous savons déjà de la volonté de Dieu.

Cela nous aidera de résumer l'enseignement du Christ, en ces quatre points : honnêteté absolue, pureté absolue, abnégation

absolue et amour absolu. Nous ne nous serons pas recueillis bien longtemps que nous verrons Dieu nous montrer du doigt, çà et là, où les choses doivent changer, avec qui il nous faut aller nous réconcilier. Peut-être que de faire silence quelques minutes de plus nous montrera nettement la première chose à faire.

Notre première expérience est faite.

Si nous voulons la pousser plus loin, le mieux sera d'exécuter les ordres reçus, car Dieu ne peut continuer à nous parler que si nous obéissons. Toute désobéissance coupe la communication.

Il est probable que nos premiers « recueils » nous apporteront surtout ces convictions et ces décisions personnelles. Il est indispensable de déblayer la voie entre Dieu et nous. Il faut aussi la maintenir libre, et, chaque jour, nous écouterons tout d'abord les corrections de Dieu.

Mais nous essayons de voir si Dieu peut aussi bien nous *diriger* que nous *corriger*. Passons donc en revue quelques circonstances de notre vie.

Nous avons, par exemple, une décision à prendre aujourd'hui, dans nos affaires ou à la maison. Repassons calmement dans notre tête tout ce qui, à notre connaissance, pour-

rait influencer notre décision, en mettant de côté toutes les pensées suggérées par la peur, l'orgueil ou l'intérêt, et en laissant pénétrer de plus en plus profond dans notre jugement la pensée de ce que Dieu veut de nous, jusqu'à ce que grandisse la conviction de ce que nous avons à faire. Si nous sommes prêts à essayer cela patiemment, sérieusement, et à examiner tous les compartiments de notre vie : affaires, foyer, loisirs, argent, temps, relations, santé, nous serons surpris de ce qui nous vient, surpris de l'assurance nouvelle avec laquelle nous prenons nos décisions, surpris enfin du sentiment tout nouveau que nous sommes dirigés, et de la certitude grandissante que c'est Dieu qui nous dirige.

Une maîtresse de maison, très occupée, ayant un mari et trois enfants, et qui se croyait volontiers martyre, trouvait autrefois la vie compliquée et harassante. A présent, elle dit : « Depuis que je commence mes journées par une heure de recueillement, j'ai découvert que, loin de me prendre un temps précieux et d'ajouter à un programme déjà lourd, cette heure est devenue la clef qui ouvre toute ma journée, qui la simplifie et l'unifie, et me fait gagner du temps. »

Voilà deux points pratiques que nous pou-

vons expérimenter. Ce qui importe pour chacun de nous, c'est de faire cette découverte palpitante : Dieu m'a parlé. Une fois qu'elle sera faite, Dieu façonnera nos « recueils » et les développera jusqu'à ce qu'ils soient l'expression d'un rapport intime et personnel avec lui, et qu'ils englobent nos actions de grâces, notre adoration, nos demandes et nos intercessions, comme une part de notre vie en lui.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des débuts.

Que pouvons-nous attendre à mesure que nous deviendrons plus habiles à écouter Dieu ? Nous constaterons d'abord, probablement, que le niveau même de nos pensées a été changé. Nous verrons que ce qu'auparavant nous tenions pour saine raison, n'était que pensée humaine, soumise à notre volonté propre, à nos préjugés, à nos peurs, ou limitée du fait que Dieu n'entrait pas en ligne de compte. Le jugement d'un homme abandonné qui écoute Dieu, est quelque chose de plus que la raison humaine. Comme le dit l'apôtre Paul, il peut souvent paraître pure folie aux autres gens.

Cela ne signifie pas que lorsque nous nous recueillons, nous renonçons à notre faculté de raisonnement. Se figurer que d'écouter Dieu c'est faire le vide en notre esprit est une

curieuse erreur qui a arrêté bien des gens. Ecouter Dieu, c'est laisser pleine liberté à Dieu, pour qu'il nous conduise par-delà nos pensées humaines, et nous dise des choses que nous ne pourrions jamais connaître par nous-mêmes.

Nous découvrirons ensuite que nous sommes plus capables de comprendre les autres moyens dont Dieu se sert pour nous parler, par les circonstances, par les hommes, par la Bible. Nous apprenons à connaître sa voix dans nos recueils, et nous la reconnaissons mieux ailleurs.

Nous constatons probablement aussi que, de temps en temps, il nous suggère clairement quelque chose que nous devrions faire, un endroit où nous devrions aller. Souvent ces indications ont une force impérative en elles, et si l'on n'en tient pas compte, elles reviennent avec insistance.

Je me rappelle qu'un jour, revenant en auto du mariage d'un ami, je constatai que j'avais deux heures à perdre. Je n'ai pas le moindre doute sur l'emploi que j'en aurais fait avant d'avoir appris que Dieu a un plan pour chacune de nos minutes : les landes étaient toutes proches, et nous étions en juin. Mais un recueillement, au bord de la route, m'apporta la direction nette de me rendre

chez l'éditeur d'un quotidien dont la maison était à quelques milles. Le résultat fut, deux mois plus tard, un article de fond qui préparait l'opinion publique à accepter une solution chrétienne à des problèmes nationaux. Que Dieu nous guide aussi directement que je le fus alors, cela a été bien trop souvent prouvé pour qu'on puisse en douter.

Il va sans dire que les pensées qui nous viennent dans le « recueillement » ne sont pas toutes la volonté de Dieu. Il est nécessaire de trier les voix qui nous arrivent par une route depuis si longtemps inutilisée ou barrée. Nous avons tout motif de rejeter immédiatement les pensées qui s'opposent à ce que nous savons déjà de la volonté de Dieu. Rien de ce qui est impur, malhonnête, égoïste ou sans amour ne vient de Dieu. D'autres pensées, il nous faudra peut-être les contrôler avec quelqu'un qui sait comment écouter Dieu. Dans d'autres cas nous devons peut-être attendre une conviction plus nette. Quelquefois le seul moyen de savoir est de risquer l'aventure et d'agir. Nous commettrons des erreurs, mais Dieu peut se servir bien mieux d'une honnête erreur que de la timide inaction qui ne risque rien. Dieu ne manque jamais d'utiliser une erreur sincère de telle sorte que nous et les autres en apprenions davantage sur

sa volonté, et sachions mieux l'interpréter.

La vie que Dieu dirige est une croissance continue. Si nous écoutons Dieu constamment, nos pensées et nos actions seront au service de Dieu de plus en plus libérées de la tutelle du moi, de la haine, de la crainte, de l'indulgence, des préjugés, de l'ignorance et de toutes les autres formes du péché.

Ecouter Dieu prend du temps. Beaucoup plus de temps que le petit discours que nous adressons à Dieu pour « faire notre prière », comme nous disons.

Cela prend du temps, car, avant de pouvoir nous communiquer ses pensées, Dieu doit pénétrer à travers toutes les couches de notre esprit humain, assoiffé d'indépendance et abêti par le péché. Cela prend du temps, car Dieu dans le recueillement nous initie au plan selon lequel nous reconstruisons notre vie en collaboration avec lui. Il est vrai que Dieu entend que nous vivions si près de lui, qu'il puisse en tout temps nous parler comme il lui plaît. Mais ceux qui l'ont connu le mieux, ont tous constaté qu'il leur était impossible de maintenir ce contact permanent sans passer chaque jour un certain temps seuls avec lui dans le silence. Nul ne peut vivre une vie chrétienne digne de ce nom s'il ne réserve chaque jour, un moment pour

cette communion. Ceux d'entre nous qui prétendent n'en avoir pas le temps, ne disent simplement pas la vérité. Il en est qui n'ont pas vu combien de temps on gagne par le recueillement, parce que la capacité de travail augmente, parce qu'on discerne mieux ce qui est important de ce qui est négligeable et parce qu'une force et une paix plus grandes sont données à celui qui a écouté Dieu et reçu ses directions pour la journée.

Le matin est sans contredit le meilleur moment. Commencer sa journée en y pensant avec calme, en l'ordonnant et en priant, c'est pour le chrétien si évidemment le meilleur départ, qu'il est à peine besoin d'en appeler à l'expérience universelle des hommes et des femmes qui, dans tous les siècles, ont vécu le plus près de Dieu.

Presque toutes les objections que font les gens, quand ils jouissent d'une santé normale, se ramènent à ceci qu'ils n'ont pas envie de se lever plus tôt. Ce qui les en empêche, c'est ou bien qu'ils sont paresseux, ou bien qu'ils se sont couchés trop tard la veille, ou encore qu'ils sont dans un état d'indolence physique qui disparaîtra au bout de quelques semaines de cette nouvelle discipline et d'un contrôle plus attentif de leur santé. Mais ces futilités ne doivent pas nous arrêter en si bon

chemin. Nous sommes à la recherche de vies dirigées par Dieu, d'un monde gouverné par Dieu, et si ce n'est pas le meilleur moment de notre journée que nous consacrons à écouter Dieu, aucun autre ne sera suffisant.

Combien de temps faut-il consacrer au recueillement ? Ceux qui tenteront sincèrement l'aventure d'une vie dirigée par Dieu, trouveront eux-mêmes la réponse. D'ailleurs, dès que Dieu nous engage à fond dans l'action et dans les responsabilités, la question se retourne. Ce n'est plus : combien de minutes feront l'affaire pour ce recueillement ? — mais : comment vais-je m'arranger pour y mettre plus de temps ?

Enfin, voici un conseil pratique qui vaut d'être suivi : prenez un crayon et un calepin, pour noter les pensées qui vous viennent dans le silence. Une sténographe qui se présenterait sans son bloc-notes, au moment où son patron veut lui dicter des lettres, aurait bientôt perdu sa place, quand même elle prétendrait pouvoir se souvenir de tout sans prendre de notes. Il n'y a aucune raison d'être moins pratique avec Dieu. Comme le disent les Chinois : la meilleure des mémoires ne vaut pas l'encre la plus pâle.

Nous sommes appelés à prouver à notre génération que Dieu a un plan pour le monde,

pour son Église, pour moi ; qu'il peut le communiquer d'une façon claire et détaillée à ceux qui sont disposés à obéir ; que son plan est la solution parfaite au chaos public et privé.

Le prix à payer, c'est de vouloir écouter.

CHAPITRE III

Abattre les barrières et construire des ponts

Barrières !

A lui seul, ce mot dit la bonne moitié des misères du monde.

Nous vivons dans un monde divisé. Chaque jour nous apporte des nouvelles de guerre — entre nations, entre classes, entre groupes économiques. Egoïsme, crainte, souvenirs amers, orgueil national divisent la famille humaine. La collaboration, qui est ce dont le monde a le plus besoin, devient de plus en plus difficile.

Ce monde, formé de groupes isolés qui s'épient d'un œil chaque jour plus soupçonneux par-dessus des murailles montantes de malentendus, ne peut être que le produit d'individus qui ne savent comment vivre ensemble. L'égoïsme, la crainte, le ressentiment, l'orgueil, ne vivent pas dans l'air. Ils vivent dans l'homme. Ils n'ébranlent les Etats que parce qu'ils ont le pouvoir de nous ébranler. C'est donc en nous d'abord et dans nos foyers, et ensuite dans nos contacts journaliers avec ceux qui nous entourent, que nous devons cher-

cher les barrières qui séparent les nations et les classes.

Quand nous les cherchons tout près de nous, leur existence crève les yeux. Quelqu'un disait de sa maison qu'elle était « un distributeur d'essence le jour, et un garage la nuit ». Cette description pourrait s'appliquer à des milliers de foyers aujourd'hui. Ce sont des endroits où un certain nombre de gens vivent sous le même toit et mangent à la même table, mais ignorent à peu près tout de ce qui se passe derrière la façade de la vie des autres. Le mari et la femme sont séparés par les réticences accumulées au cours des années. Les enfants se retranchent derrière le ressentiment causé par la domination des parents et leur manque de compréhension. Les parents pleins de pitié pour eux-mêmes, s'irritent de ce qu'ils appellent l'indépendance et l'insouciance de leurs enfants. Les frères et les sœurs, sans intimité les uns avec les autres, tirent chacun de son côté.

Hors de la maison, même histoire. A l'école, l'enfant a trop souvent peur de confier ses réelles difficultés à son maître. Il craint qu'on se moque de lui ou qu'on le punisse. Au bureau, hommes et femmes besognent ensemble sans arriver à se connaître. La jalousie, la crainte, l'incompatibilité les divisent en cote-

ries, ou laissent l'un ou l'autre isolé. A l'usine, le patron est un être lointain, inconnu, qui ne condescend à s'occuper de ses ouvriers que lorsqu'il y a quelque chose qui cloche.

Tels sont les matériaux d'un monde divisé.

Des gens qui ne se connaissent pas les uns les autres et qui n'ont aucune idée des difficultés et des aspirations de leur prochain, ne sauraient créer un monde uni. Ils sont sûrs de se mal juger et tôt ou tard, ils se querelleront.

C'est le plus souvent la peur qui cause notre isolement. C'est elle qui nous fait nous cacher.

Nous avons peur de bien des choses. Nous craignons de perdre notre réputation. Nous croyons que si d'autres gens voyaient ce que nous sommes réellement, ils riraient de nos erreurs et nous mépriseraient pour nos échecs. Aussi dissimulons-nous erreurs et échecs sous le silence ou les excuses. Nous affectons la confiance, quand nous n'en avons point du tout. La face que nous présentons au monde est proprement un masque.

Nous avons peur dans les affaires. Nous nous attendons à ce que les autres nous coupent l'herbe sous les pieds. Alors nous cachons notre jeu; nous n'allons pas leur donner une chance d'arriver premiers! Nous dissimulons nos intentions et contribuons ainsi à créer

l'atmosphère de suspicion et de méfiance que respire le monde.

Nous avons peur d'être démasqués et forcés de renoncer à telle de nos habitudes ou de nos relations. Si notre famille savait !... Si nos associés ou nos employés savaient !... C'est pour le coup qu'il faudrait changer. Et nous ne voulons pas changer. Nous aurions horreur de changer. Et c'est le début de ces petites réticences, de ces mensonge faciles qui grandissent et finissent par nous faire vivre deux vies, celles que les autres voient, et celle que nous espérons qu'ils ne voient pas.

Franchise, confiance, compréhension, collaboration libre et joyeuse, rien de cela n'est possible entre gens qui se cachent les uns des autres.

Nous avons un immense besoin de vivre au grand jour, d'ôter le masque, de cesser la comédie, d'être véritablement nous-mêmes; de convenir franchement de nos fautes et de nos péchés, de dire ouvertement nos pensées et nos intentions, et de laisser les autres nous connaître. Il est mauvais pour le monde et mauvais pour nous de vivre isolés. Non seulement cela dresse des barrières entre nous et ceux avec qui nous vivons, mais cela nous renferme en nous-mêmes, engendre la solitude morbide, le refoulement, la déformation de

notre jugement; toutes choses qui sont, pour une grande part, à l'origine de notre déséquilibre mental et spirituel.

Qu'un homme se montre tel qu'il est dans ses rapports avec ses semblables, et une révolution se produit.

Un journaliste demande publiquement pardon à ses confrères d'un pays voisin d'avoir mené une campagne de presse haineuse contre leur pays, et aussitôt une porte s'ouvre pour une compréhension nouvelle entre deux nations. Dans un conseil international, un homme d'Etat reconnaît que la politique de son pays a fait fausse route, il propose un nouvel examen de la question, et à l'instant un souffle d'air frais circule à travers les affaires du monde. Le représentant d'une grande maison abat son jeu devant ses concurrents et une guerre de tarifs imminente est conjurée. Un père qui a essayé par bien des moyens d'amener sa fille à être franche, descend un beau jour de son piédestal et raconte à son enfant quelques-unes de ses propres difficultés. Instantanément, et sans la moindre hésitation la fille répond par un flot de confidences et des rapports nouveaux s'établissent entre le père et l'enfant. Depuis longtemps, deux frères ont mis tous leurs soins à ne laisser voir l'un à l'autre que certains aspects choisis de leurs vies. Ils découvrent

soudain que, pendant toute cette vie de cache-cache, ils ont bataillé chacun, seul, contre les mêmes tentations; maintenant, ils se racontent leurs défaites et leurs victoires.

Tous ces gens existent réellement. Ils appartiennent à une troupe toujours plus nombreuse d'hommes et de femmes qui abattent les barrières, et créent des relations nouvelles avec leur prochain, simplement parce qu'ils ont l'honnêteté de se montrer tels qu'ils sont. Ils sont prêts à rejeter leur orgueil, à risquer leur réputation et leurs intérêts matériels, pour vivre au grand jour avec leurs semblables. Où qu'ils se trouvent, ils créent une nouvelle atmosphère. Ils renversent les barrières et frayent le chemin vers un monde transformé.

Dans ce monde changé, nous ne nous *connaîtrons* pas seulement les uns les autres, nous nous *fierons* les uns aux autres.

Impossible de travailler d'une manière satisfaisante avec d'autres hommes, si vous n'avez pas confiance en eux, ni eux en vous. Mais vous n'aurez pas confiance en eux, tant que vous les soupçonneriez de n'avoir en vue que leur intérêt particulier. Eux n'auront pas confiance en vous tant que vous vous cramponneriez à quelque chose que vous n'êtes pas prêts à céder pour le bien commun. C'est cet atta-

chement à nos fins privées, à nos intérêts privés et à nos possessions qui disloque toute communauté. Il disloque nation et famille. Il en fait des factions et des individus rivaux, qui ne tiennent ensemble qu'aussi longtemps que leurs intérêts ne se heurtent pas.

La confiance dans le désintéressement d'autrui est la seule base qui permette aux hommes de vivre et de travailler les uns avec les autres dans une amitié inébranlable. Le vrai problème de la vie d'aujourd'hui est de créer la confiance.

Imaginez un moment une conférence internationale, une assemblée de patrons et d'employés, un conseil d'église, ou bien simplement deux personnes qui cherchent à régler un conflit, et où chacun est convaincu que l'autre ne poursuit aucun but personnel, et ne désire vraiment que l'intérêt commun aux deux parties. Est-il besoin d'en dire plus long ? Sur ce plan-là, les difficultés les plus graves de l'humanité disparaissent.

La confiance ne se crée pas en attendant que les autres fassent le premier pas. Elle commence, elle grandit autour de ceux qui se donnent sans réserve à autrui.

En réponse aux divisions du monde, Jésus s'est donné entièrement aux hommes et a créé ainsi, autour de lui, une petite commu-

nauté où la confiance et la coopération naissent du don de soi. Cette communauté, douze hommes seulement au début, fut le germe du monde nouveau. Les cellules vivantes du monde nouveau d'aujourd'hui seront des bandes d'hommes et de femmes qui, dans leurs familles, dans les affaires, dans leurs villes, dans leurs nations, auront appris à se fier les uns aux autres et à vivre sans barrières.

Il n'y a pas d'autre solution. Il n'y a pas d'autre chemin par où l'amour créateur de Dieu puisse faire irruption dans le monde, et établir entre les hommes des rapports nouveaux, si ce n'est un don de soi, semblable à celui du Christ.

Mais il doit être pareil à celui du Christ. Les imitations ne font pas l'affaire. Il y a beaucoup de gens qui donnent. Mais ils donnent des *choses* et non *eux-mêmes*. Il y a de nombreux patrons qui donnent à leurs employés de bons salaires, et un joli centre d'éducation, mais ils ne leur témoignent ni l'intérêt personnel, ni la sollicitude qui créeraient entre eux la véritable confiance. Il y a des parents qui donnent à leurs enfants un foyer confortable et une bonne éducation, mais n'ont pas avec eux de rapports spirituels. Beaucoup d'entre nous donnent aux autres l'argent qu'il leur faut pour subvenir à leurs divers

besoins, mais négligent de satisfaire le plus profond de tous : le besoin d'amitié. Et quand nous essayons de les aider à résoudre leurs difficultés personnelles, nous leur donnons un bon conseil, du haut d'un tout petit piédestal, au lieu de mettre à côté d'eux notre expérience la plus intime de Dieu et du péché, de nos victoires et de nos défaites, pour qu'ils cessent tout d'abord d'être seuls et qu'ensuite ils commencent de voir, à travers nos confidences, comment Dieu répond à des besoins semblables aux leurs.

Nous donner nous-mêmes, cela veut certainement dire que notre temps, notre argent, et aussi nos forces, sont à l'entière disposition des autres, selon que Dieu nous y dirigera, en sorte qu'ils réalisent que nous ne leur refuserons rien par égoïsme, ni parce que nous reculerions devant le sacrifice demandé.

Cette entière disponibilité était une des caractéristiques de Jésus. Un vrai don de soi signifie que nous ne mettons pas seulement notre temps, nos forces, nos biens à la disposition de notre prochain, mais que nous sommes prêts à lui ouvrir aussi le tréfonds de notre vie : nos tentations, nos difficultés, nos péchés et nos découvertes de Dieu, si tout cela peut servir à l'aider et l'amener à Dieu.

L'oubli de nous-mêmes ne sera parfait que

lorsque ni orgueil, ni crainte, ni peine, ni honte ne nous empêcheront de nous donner tout entier à autrui pour l'aider dans ses difficultés.

On entend dire parfois : « Oh, mais ce sont des choses trop sacrées pour qu'on en parle ! » C'est le plus souvent ainsi que se défendent les gens qui ont trop peu à dire, et dont l'expérience de Dieu n'est ni assez vivante, ni assez joyeuse pour leur donner le désir de la communiquer à d'autres. D'autres fois, c'est une forme d'égoïsme spirituel. Comment aurions-nous su l'histoire de la tentation de Jésus au désert, ou ce coup d'œil jeté dans son âme troublée quand il vit approcher sa fin, ou encore les paroles les plus intimes de Gethsémané, si Jésus n'avait pas révélé ses secrets à ses disciples ? Comment saurions-nous ce que Dieu a pu faire d'un homme tel que Paul, si Paul lui-même n'avait pas dit, humblement et honnêtement, ce qu'il était avant que Dieu le changeât ? Nous avons une dette infinie envers des gens comme saint Augustin, Frère Laurent, John Wesley, et la foule sans nom de ceux qui nous ont permis de voir dans l'histoire intérieure de leur âme comment Dieu délivre du péché.

C'est lorsque le don de soi-même est porté à ce degré qu'il établit les rapports personnels

les plus profonds et les plus forts entre les hommes et c'est sur ce fondement que le Christ s'est proposé de bâtir le monde nouveau. La fraternité ainsi créée devait être sur la terre ce que Paul appelle une « colonie du ciel », un centre de puissance civilisatrice. Telle est la fonction de la vraie Eglise.

Nous sommes assez enclins à confondre l'Eglise avec les vagues associations de gens qui se trouvent rendre leur culte dans le même édifice, ou se rencontrent de temps en temps au sein de quelque organisation, mais qui, pour la plupart, se connaissent à peine de nom, et se bornent en fait d'échange à quelques remarques sur le temps qu'il fait. Ces associations ne sont pas des Eglises. Ce sont des « églises en puissance », et on y trouve souvent un petit noyau d'hommes et de femmes unis dans une réelle communion fraternelle. Mais l'Eglise de Christ, vivante et agissante, n'existe que là où les hommes se donnent réellement les uns aux autres dans une amitié sans réserve.

C'est cette sorte de fraternité que le chrétien est appelé à créer autour de lui. Et, sans elle, le monde ne sortira pas du chaos.

Cette manière de vivre, qui renverse les barrières, et établit la confiance, se décrit très bien en un mot : *partage*.

Partager, c'est être honnête avec les autres au sujet de soi-même. Cela signifie : être prêt, pour Dieu, à se donner tout entier à n'importe qui. Cela ne veut pas dire : raconter tout ce qui nous concerne au premier venu, mais bien : être prêt à dire n'importe quoi à n'importe qui, si Dieu nous montre que ce partage peut servir à former des relations nouvelles et plus profondes, ou aider quelqu'un à le trouver.

Le vrai partage peut coûter très cher. S'il faut que l'un ou l'autre d'entre nous rétablisse les rapports que Dieu veut avec ceux qui l'entourent, peut-être un mari, une femme, un enfant; peut-être ceux qui travaillent avec nous ou pour nous; peut-être quelqu'un de la même église, cela signifiera pour lui : prendre sa croix. Laisser voir à l'un ou à l'autre ce que nous sommes en réalité ne coûtera pas moins. Et si nous voulons permettre à Dieu de nous mener droit au centre de la vie d'autrui, avec l'amour qui jaillit de soi-même, là encore ce sera la Croix. Se donner lui-même au monde a eu ce sens-là pour Christ. Le prix qu'il faut payer pour établir des relations nouvelles avec notre prochain, c'est toujours la Croix.

Il faut apprendre à partager. Nous ne pouvons nous faire connaître vraiment aux autres,

si nous n'avons pas été présentés à nous-mêmes, et en effet l'une des graves conséquences de notre réserve et de notre isolement spirituel, c'est que nous sommes devenus étrangers à notre propre âme. Dieu doit nous mener en pleine lumière, pour que nous puissions nous voir dépouillés du mensonge qui nous cache à nous-mêmes, et que nos actions, nos pensées et nos motifs nous apparaissent dans leur crudité.

Un des moyens les plus efficaces dont Dieu se sert pour nous présenter à nous-mêmes, est de nous envoyer à quelqu'un en qui nous avons confiance, pour lui dire toute la vérité sur notre vie, telle que nous la connaissons. Outre que c'est une chose saine et libératrice de nous décharger de notre fardeau, la nécessité d'exprimer avec des mots, pour une autre personne, le détail pénible de notre péché, nous permet de le voir plus clairement et de le haïr davantage. En outre, la personne qui nous écoute trouvera peut-être en nous des choses que nous n'avions pas vues et nous aidera à les voir. Dieu nous a fait ce cadeau inestimable de la fraternité comme l'un des moyens les plus sûrs d'arriver à une véritable connaissance de nous-mêmes, de nous conduire au repentir et à une vie nouvelle, et nous nous privons de quelque chose d'essentiel,

si nous reculons devant cette expérience humiliante mais libératrice.

Si nous voulons rester honnêtes avec les autres, il faut que nous restions honnêtes avec nous-mêmes. La vie nous pousse en avant, et nous avons de nouvelles découvertes à faire en nous, de nouvelles difficultés à surmonter, de nouveaux péchés à confesser. C'est pourquoi nous devons chercher à voir souvent des amis avec qui nous pouvons parler de ces découvertes sans rien dissimuler. Si nous ne trouvons pas avec plusieurs personnes à la fois cette qualité d'amitié, commençons déjà avec l'une d'elles, à condition de ne pas nous contenter de cette seule relation.

Un partage de cette nature est extrêmement salubre, si l'on y voit un moyen de se maintenir fort et libre pour le service de Dieu, et s'il aboutit à des actes concrets. Il élimine constamment les poisons qui, autrement, s'accumuleraient en nous.

C'est en apprenant ainsi à être honnêtes envers nous-mêmes et envers les autres, à ôter notre masque et à ne plus poser, à sortir de la réserve et de l'orgueil où nous nous retranchions, que nous devenons des citoyens du monde nouveau de Dieu, c'est-à-dire des hommes et des femmes autour desquels une honnêteté et une confiance nouvelles se développent.

Quand nous apprenons à partager, chacun de nous devient une cellule vivante de ce monde nouveau.

CHAPITRE IV

Transformer des vies

Christ a appelé les hommes à la vie, non pas tant pour donner satisfaction à leurs besoins, que pour les prendre avec lui dans son travail. En un langage vivant et familier, propre à enflammer des imaginations de pêcheurs, il invite Simon et André à se joindre à lui pour une étonnante partie de pêche où il s'agit de prendre des hommes.

Il est très important de bien comprendre ceci. La vie chrétienne implique nécessairement l'identification la plus complète avec Christ dans son œuvre même, qui est d'amener des hommes à Dieu. Être un chrétien, c'est être un ami du Christ; or, se dire l'ami de quelqu'un lorsqu'on n'aime pas la chose qu'il aime, ou qu'on ne le suit pas dans ce qui est la tâche de sa vie, cela n'a tout bonnement aucun sens.

Le Christ a vécu et est mort pour changer les hommes. en les amenant à un acte de foi personnel et décisif, et à obéir à Dieu. Il savait que rien d'autre ne pourrait répondre à leurs vrais besoins, que rien d'autre ne suffirait à

racheter et à refaire le monde. Rester en dessous serait échouer. Si donc nous ne sommes pas prêts à ce qu'il nous fasse partager la même passion et le même programme, nous ne sommes pas vraiment de ses amis, puisqu'il ne peut y avoir unité d'esprit et de cœur entre lui et nous.

L'idée est ancrée en nous aujourd'hui, que vivre en chrétien, c'est avant tout être bon et se tenir prêt à aider les autres d'une manière que nous appelons concrète. S'occuper de leurs besoins les plus profonds, les gagner à Dieu, ça c'est l'affaire du pasteur, ou, tout au moins, de gens spécialement doués pour cela. C'est là se méprendre sur la vraie nature de la vie chrétienne et du service chrétien. Sans doute, le Christ nous rencontre d'abord au niveau de notre propre besoin. Il se penche sur le dédale de nos problèmes et nous atteint quand nous sommes encore préoccupés uniquement de nous-mêmes. Mais il ne peut nous apporter sa réponse complète — même en ce qui concerne nos propres besoins — que si nous le laissons nous élever, dans l'oubli de nous-mêmes, jusqu'à participer à son amour rédempteur des hommes. Ce n'est que dans cette active collaboration, que nous pouvons être affranchis de nous-mêmes, et recevoir par là une puissance nouvelle.

Si nous ne sommes pas capables de changer des vies avec Christ, ce n'est pas seulement notre vie personnelle qui s'étiolera, mais aussi notre capacité d'être utiles. Nous pouvons subvenir aux besoins matériels des gens, les aider lorsqu'ils sont malades ou malheureux, leur procurer de saines occupations et une bonne éducation, et cependant laisser entièrement de côté la solution chrétienne de leur vrai problème. Une « philanthropie » chrétienne ne suffit pas.

Si nous aimons les hommes tant soit peu, nous serons prêts à leur rendre, quand cela nous semblera juste et sage, ces services de moindre importance. Si nous les aimons comme Christ les aimait, nous ne nous arrêterons pas avant de les avoir mis en contact avec Dieu, si bien qu'ils soient eux-mêmes recréés par lui, et qu'ils aient dans leur propre vie la pleine réponse à leurs besoins. Le monde, aujourd'hui, prouve largement l'insuffisance d'une philanthropie qui ne parvient pas à changer l'homme.

Car nous devons nous rappeler que l'amour du Christ, que nous sommes appelés à partager, est un amour actif. Il ne se contentait pas de vivre une vie de « témoin silencieux » et d'espérer que tout irait pour le mieux. Il s'en allait en quête d'hommes. Quand nous serons

remplis de cet amour-là, nous ferons tout ce qu'il faisait. Changer des vies n'est pas l'affaire d'une mission spéciale, ni de dons spéciaux. Cela dépend d'autre chose. Combien d'amour véritable avons-nous pour les autres ? Jusqu'à quel point avons-nous envie qu'ils trouvent la seule réponse qui puisse satisfaire pleinement leurs besoins ? Et quelle connaissance de Dieu avons-nous à partager nous-mêmes avec eux ?

Quand nous aurons cet amour vrai pour les autres, le bureau et l'usine, le foyer et l'école, tout endroit où s'accomplit notre travail quotidien verra des vies se transformer. Un propriétaire d'hôtel du sud de l'Angleterre se rencontre chaque jour avec plusieurs membres de son personnel pour chercher, sous la direction de Dieu, comment faire de son hôtel un lieu où les hôtes trouvent, non seulement du confort et du repos, mais Dieu. Un avocat hollandais, qui plaidait des cas de divorce au tribunal, en arrange beaucoup maintenant dans son étude, en montrant à ses clients comment Dieu peut reconstruire leur vie. Bien des médecins savent à présent comment guérir plus complètement leurs malades, parce qu'ils ont appris le secret de guérir l'esprit aussi bien que le corps.

Changer des vies c'est tout simplement la

vie chrétienne normale; c'est faire l'œuvre du Christ. Si ce n'est pas là notre but, nous manquons le Christ.

C'est une grande tentation pour nous, devant cet appel abrupt, de trouver des excuses à notre échec et de nous dire, en manière de consolation, que si nous n'apportons pas à notre prochain l'aide qui seule compte, nous lui rendons tout de même de bons services.

Avant de nous payer d'excuses, nous ferions bien de nous poser honnêtement quelques questions :

Ai-je jamais envisagé sérieusement cette responsabilité ? Suis-je vraiment disposé à ce que Dieu me mêle intimement à la vie d'autrui, ou ai-je peur de ce que cela pourrait me coûter ?

Est-ce que je désire vraiment que les autres trouvent Dieu, ou cela m'est-il égal ?

Suis-je assez convaincu que la chose dont ils ont réellement besoin est une relation personnelle avec Dieu ?

Qu'est-ce qui me retient ? Est-ce de savoir qu'il y a, dans ma propre vie des choses que je n'ai pas regardées en face et sans compromis ?

Ai-je peur de l'opinion des autres, ou de perdre leur amitié ?

Gardons-nous de plaider notre insuffisance pour cette tâche si merveilleuse et sainte, que d'avoir affaire à la vie intérieure d'autrui. Ce n'est pas de l'humilité. C'est de la méfiance à l'égard de celui qui nous a appelés et avec lequel toutes choses sont possibles — jusqu'au miracle d'être moi-même employé à amener quelqu'un à Dieu.

Tant que nous n'aurons pas considéré tout cela, il sera trop tôt pour conclure que notre vocation n'est pas de changer des vies.

Nous ne pouvons pas changer une autre personne. Tous nos efforts seront vains si Dieu n'est pas déjà à l'œuvre en elle, lui faisant sentir son dénuement, la pressant de répondre, et, enfin, la convainquant de la vérité de ce qu'elle a entendu et de la justesse des décisions nouvelles qu'elle entrevoit. Qui-conque en a fait l'expérience, sait que le raisonnement humain et la persuasion ne changent pas les cœurs. Mais Dieu peut nous employer utilement à l'œuvre qu'il poursuit inlassablement dans la vie des hommes, lorsque nous remplissons ses conditions.

La première de ces conditions, c'est notre honnêteté, tout simplement. Si nous essayons de communiquer aux autres gens quelque chose que nous n'avons pas, rien d'étonnant qu'ils n'en soient pas impressionnés. Les gens

sont attirés et pris quand ils peuvent *voir* en nous qu'il nous est réellement arrivé quelque chose. Sans vouloir être précisément malhonnêtes, nous montrons facilement aux autres la foi et l'expérience que nous pensons devoir posséder, au lieu de leur montrer celles que nous avons en fait. L'orgueil se faufile en nous, et nous passons rapidement par-dessus les lacunes de notre connaissance de Dieu. Peut-être aussi craignons-nous que notre interlocuteur ne soit pas attiré s'il voit la pauvreté de notre vie chrétienne. Alors nous forçons plus que les faits ne le permettent la note de notre témoignage, ou bien nous nous tirons d'affaire en donnant à notre ami un bon conseil, au lieu de lui dire honnêtement les choses qui sont pour nous une réalité. Dans l'un et l'autre cas, la note sonne faux.

Dieu n'atteint pas tant les autres par le moyen de nos opinions et de nos conseils, que par les faits fondamentaux de notre vie, honnêtement exprimés. C'est la vérité qui est rédemptrice.

J'ai connu un homme qui, après une heure seulement de vie chrétienne, en a amené un autre à Dieu simplement pour lui avoir raconté honnêtement les circonstances de son propre changement. Cette sorte d'honnêteté est la première condition pour changer des vies.

La seconde condition, c'est que nous nous intéressions réellement aux autres. Lorsque notre intérêt cesse de tourner autour de nous-mêmes ou du petit cercle de nos amis particuliers, et qu'il commence à se porter sur les différentes personnes que nous rencontrons, nous voyons aussitôt poindre de toutes nouvelles occasions d'entrer dans la vie des autres, et chacune de ces rencontres devient une responsabilité qui nous est confiée par Dieu.

Pour beaucoup d'entre nous, Dieu ne peut nous employer à fond dans la vie des autres, parce que nous ne voyons pas. Et nous ne voyons pas, parce que nous ne sommes pas intéressés. Christ s'intéressait intensément aux hommes. Autrement dit, il les aimait. Nous ne participerons à son œuvre rédemptrice auprès d'eux, que si nous aussi nous les aimons. Changer des vies ne s'accomplit pas comme un devoir. C'est quelque chose qui se produit quand nous nous intéressons profondément et sincèrement aux autres.

Une troisième condition pour être employés à changer des vies, c'est que nous soyons dirigés. Nous l'avons vu : une vie changée est le résultat du travail de Dieu dans l'esprit et le cœur d'un homme. Nous ne servons à quelque chose que si nous intervenons au moment et de la façon qui feront engrener notre effort

dans ce que Dieu fait déjà pour cet homme. Si nous essayons de forcer la porte d'une âme avant qu'elle s'entr'ouvre, ou de lui faire avancer les convictions que Dieu est en train de lui donner, nous gâchons tout bonnement le travail de Dieu.

Nous devons savoir quand parler et quand garder le silence ; que dire ou que taire ; quand il faut s'effacer pour laisser à l'autre le temps de réfléchir, ou quand il faut le harceler sans trêve jusqu'à ce qu'il se décide. Ces choses passent l'entendement des plus sages d'entre nous. Elles ne deviennent claires que lorsque nous avons des autres et de leurs besoins une compréhension qui naît dans la prière. Dieu ne peut nous guider proprement dans ce travail individuel, que si nous prions pour les autres, et si nous écoutons les directions qu'il nous donne à leur sujet.

Nous devons aussi être conduits par Dieu dans le choix des personnes au changement desquelles il veut nous employer. Dieu aime tout le monde, et son ultime dessein est d'amener à la vie parfaite quiconque le voudra. Mais, pour réaliser ce plan, il choisit ceux dont il a besoin tout d'abord comme chefs. il peut donc être beaucoup plus important de passer des heures avec tel homme ou telle femme de qui dépendent des centaines

d'autres, que de courir après une douzaine de gens, qui ne sont pas la première tâche que Dieu me donne. Dieu a sa stratégie à lui, et ce peut être nécessaire à tout un groupe de personnes que le bastion d'une seule vie soit emporté avant qu'aucune avance importante devienne possible. Ce peut être un homme d'affaires (ou un ouvrier) qui, une fois changé, pourra mettre en œuvre le plan de Dieu dans toute une industrie ; un instituteur qui sera le point de départ d'une école dirigée par Dieu ; l' « esprit fort » de l'endroit qui fera la conquête de tous les esprits forts, ses amis ; un politicien qui donnera une base nouvelle à la politique de son pays. Et si j'écoute, Dieu peut me dire qui est celui dont il veut que je me charge.

Ce ne sont pas là des conditions que seuls quelques-uns, spécialement doués, peuvent remplir. Ce sont des conditions toutes simples et spirituelles, que remplira quiconque est décidé à apprendre à l'école du Christ.

La qualité essentielle pour changer des vies, c'est naturellement une expérience contagieuse de Dieu — une expérience assez réelle pour qu'elle se communique à ceux que nous approchons. Les conditions à remplir sont les simples conditions spirituelles que nous venons

d'esquisser. Si pourtant nous devons être employés au maximum par Dieu dans un tel service, c'est tout un art qu'il nous faudra apprendre. Notre propre expérience est le meilleur des maîtres, mais il peut être utile que nous résumions quelques leçons apprises par ceux qui se sont mis eux-mêmes à ce travail.

Il y a une chose qu'il faut bien saisir dès le début : Si nous voulons aider vraiment des hommes ou des femmes, nous devons nous en faire des amis. Les gens ne commencent à s'ouvrir à nous que lorsqu'ils sentent qu'ils peuvent nous faire confiance. Ils ne nous font confiance que s'ils sentent que nous nous soucions d'eux, que nous voyons en eux des personnes vivantes, plutôt que des « cas » ou des « convertis éventuels ».

Pour établir de telles relations de personne à personne, il faut beaucoup de patience et d'oubli de soi-même. Il faudra trouver le temps, sortir de nos habitudes afin de mieux connaître notre prochain, chercher à connaître les choses auxquelles s'intéressent les autres, les livres qu'ils lisent, leurs ambitions. Nous aurons peut-être à partager leurs jeux. Parfois, nous pénétrons d'emblée dans la vie de notre ami, qui répond d'instinct. D'autres fois cela prend plus de temps. Mais quoi qu'il en soit, si nous

essayons de forcer l'entrée sans amitié, si nous tentons de corriger les autres, de leur dire ce qu'ils devraient croire ou faire, nous verrons se fermer à notre nez la porte de leur vie intérieure. D'autre part, si nous voulons faire du travail sérieux, il faut tenir compte d'un facteur important, le sexe. Il y a des confidences qui ne peuvent se faire que d'homme à homme, ou de femme à femme. À négliger cette condition, on n'aboutit qu'à du travail de surface ou à des relations équivoques.

C'est quand l'amitié s'est établie que nous commençons à voir clair dans notre prochain. Cela est essentiel. Le premier pas à faire pour changer quelqu'un, est de le présenter à lui-même. Nous devons l'aider à voir ce qui se cache derrière ses actes et ses sentiments et ce qui les motive, ou peut-être à découvrir en sa vie des choses qu'il a si longtemps cachées qu'à présent il ne les voit plus. C'est là une tâche qui demande l'intuition du véritable amour. Le problème qu'on nous apporte tout d'abord, peut n'être (et n'est très souvent) qu'un simple paravent. On remettra toujours sur le tapis des difficultés intellectuelles, alors qu'en réalité le problème est moral ; ou bien les gens vous raconteront un tas de choses dont ils ont peur, en gardant

par devers eux la peur la plus profonde de leur vie. Le péché trompe un homme sur lui-même et notre premier soin doit être de l'aider à briser cette carapace d'illusions. C'est là que nous pouvons si facilement manquer ceux que nous essayons d'aider.

Nous pouvons manquer par négligence, parce que nous n'avons simplement pas pris la peine de les observer et de les connaître aussi à fond que possible.

Nous pouvons manquer encore par sentimentalité. Notre affection humaine pour eux, ou bien notre répugnance à descendre trop profondément dans notre propre vie, nous conduisent à idéaliser, à adoucir la crudité des faits, ou à retirer la sonde. Nous appelons cela être charitable. En réalité, c'est une pure trahison, et notre ami aura peut-être un jour bien des raisons de nous maudire de n'avoir pas eu l'amour qui aime assez pour faire mal.

Nous pouvons échouer par trop de hâte. Nous discernons les symptômes du mal et n'avons pas la patience de remonter jusqu'à sa cause. Une bonne part du résultat dépend du sérieux avec lequel nous nous sommes regardés nous-mêmes. Ce n'est pas seulement qu'une connaissance honnête de nous-mêmes nous aide à diagnostiquer les autres, mais les

découvertes les plus profondes que nous faisons en nous, partagées avec l'un d'eux, peuvent être ce dont il a besoin pour se voir lui-même tel qu'il est.

Cette présentation d'un homme à lui-même doit normalement aboutir à la confession spontanée de tout ce qu'il a découvert en lui jusqu'ici.

L'étape suivante mettra notre discrétion à l'épreuve. Notre mouvement naturel est de donner des conseils, d'indiquer la marche que les autres devraient suivre, de réorganiser nous-mêmes leur vie. En réalité, la seule chose que nous puissions faire proprement est de les aider à écouter, non pas nous, mais Dieu. Quelque part, tout au fond de leur vie, Dieu parle, leur donnant des convictions nouvelles sur leur passé et leur montrant avec insistance la voie à suivre. Il est de toute importance qu'ils fassent eux-mêmes cette découverte. Si c'est nous qu'ils écoutent au lieu de Dieu, c'est de nous qu'ils dépendront, et non de lui. C'est fatal. Nous n'avons rien de plus à faire à ce moment que de les aider à écouter les voix les plus profondes dans leur propre âme, jusqu'à ce qu'ils comprennent que c'est Dieu qui parle et qu'ils lui répondent pour la première fois, n'ayant de

confiance qu'en lui, n'obéissant qu'à lui

Lorsque notre ami en est là et se trouve en face d'une démarche urgente, d'un appel auquel il doit répondre, nous devons être prêts à le soutenir avec amour et fermeté pour qu'il prenne la décision qui s'impose.

A ce moment-là, bien des gens essaient de fuir. Ils tentent de différer la décision, bien qu'ils la sachent nécessaire. Ils tentent de la prendre par acomptes, ou se déclarent prêts à n'importe quelle démarche, excepté celle qui importe réellement. L'ami qui ne les laissera pas échapper, est inestimable.

Il est sage aussi de se rappeler quelle aide c'est de formuler sa décision en paroles, peut-être les paroles d'une prière que l'on dira à genoux ensemble. Nous devons veiller aussi à ce que celui qui a capitulé devant Dieu, le fasse connaître aux autres le plus tôt possible. Tout vague, toute imprécision dans l'acte d'abandon à Dieu, peut être plus tard une source de faiblesse.

Ensuite vient la partie de notre travail qui demandera le plus de nous. L'abandon à Dieu marque le début d'une vie nouvelle, mais celui que nous avons aidé jusqu'ici a encore besoin de l'aide la plus patiente pour tirer toutes les conséquences de cette soumission, pour arrê-

ter une nouvelle discipline de vie, faire les réparations nécessaires, entrer en action pour Dieu.

C'est un crime d'exposer des nouveau-nés. C'est un crime plus grand encore de laisser sans soins attentifs et particuliers nos enfants spirituels. Nous nous contentons trop facilement de les jeter dans une activité d'Eglise ou de les presser d'assister à des réunions, confondant l'assistance aux réunions avec la véritable fraternité chrétienne. La fraternité s'établit toujours de personne à personne. Elle ne peut exister dans un groupe de gens que si elle existe déjà entre les individus qui le composent. Nous devons donc garder un contact étroit avec ces enfants spirituels, les aider à voir pleinement tout ce qu'implique leur abandon, et surtout préparer avec eux des actions hardies — car la fraternité se forme surtout quand nous entrons ensemble dans l'action que Dieu dirige. Un patron et l'un de ses ouvriers travaillent ensemble à mettre l'usine entière sous la direction de Dieu. Des hommes qui étaient auparavant rivaux en affaires, cherchent le plan de Dieu pour l'industrie qui est la leur. Un groupe de personnes qui comprennent leur responsabilité à l'égard de leur ville, projettent de la conquérir pour Dieu. C'est dans une action de

ce genre que la fraternité devient réelle, et que nos muscles spirituels se développent sainement.

Telle est la qualité de vie rédemptrice à laquelle Christ appelle tous ceux qui sont disposés à participer à son travail pour les hommes. C'est une association qui prendra tout de nous, qui prendra même beaucoup plus que nous n'avons. Mais dans cette œuvre — absolument impossible à réaliser par nous-mêmes — nous faisons cette grande découverte que Dieu suffit à tout.

Ce travail de changer des vies est, en fin de compte, la seule contribution que nous, chrétiens, puissions apporter à la création d'un monde nouveau. Tout ce qui n'est pas aimer les autres jusqu'à les mettre en relation personnelle avec Dieu, est voué à la faillite.

CHAPITRE V

Révolution chrétienne

La caractéristique la plus frappante de l'homme d'aujourd'hui, c'est son impuissance.

Il est le spectateur effaré d'événements sur lesquels il n'a, semble-t-il, aucun pouvoir, mais qui l'affectent profondément. Une rumeur inquiétante court les marchés du monde, et voici que la valeur de ses économies a diminué de moitié, ou qu'il a perdu son emploi. Il regarde la politique voguer à la dérive ; il sait qu'elle peut le précipiter, lui et les siens, dans les horreurs indicibles d'une nouvelle guerre, et il ne voit pas ce qu'il pourrait faire pour parer à cette catastrophe. Lorsqu'il essaie de faire quelque chose et qu'il se rend au scrutin pour amener au pouvoir un gouvernement nouveau, il constate que les résultats ne correspondent guère aux promesses faites du haut de la plateforme électorale. Il entre dans une Société pour la Paix, mais quand l'écho des discours s'est tu, il entend résonner plus fort que jamais les bruits de la forge et de l'usine où les nations fabriquent les armes d'une nouvelle guerre.

Il va sans dire que le malheureux ne vit pas

continuellement dans le sentiment de son impuissance. Il ne le supporterait pas. Il faut qu'il s'en évade, et il le fait de plusieurs manières. Ce peut être par l'oubli, et il le cherche soit dans des plaisirs égoïstes, soit dans une piété égoïste. Un homme peut fuir le monde et sa détresse dans un cinéma ou dans un bal. Il peut aussi s'en désintéresser en cherchant son salut personnel.

D'autre part, il peut échapper à son sentiment d'impuissance en s'engageant dans une forme quelconque de service social pratique. Il peut s'astreindre à faire quelque chose, sans bien savoir où cela le mènera et sans avoir grande confiance que ce qu'il fait soit bien utile. Mais agir le soulage.

C'est la pure vérité pour des millions d'hommes et de femmes, dans le monde entier. Qu'ils s'ingénient à l'oublier le plus possible, ou qu'ils se rassurent eux-mêmes par quelque activité, le fondement de leur vie demeure ce sentiment d'être joués et impuissants. Si un espoir les soutient, c'est l'espoir vague, et si proche du désespoir, que quelque chose arrivera, d'une façon ou d'une autre, ou que quelqu'un y saura faire quelque chose. En tous cas, rien de ce qui peut arriver ne semble avoir le moindre rapport réel avec ce qu'ils peuvent faire individuellement.

Voilà ce qui paralyse le monde, et le mal a aussi atteint le corps d'hommes et de femmes qui devrait précisément posséder le remède à la paralysie : l'Eglise chrétienne. Il y a si peu de gens qui soient encore impérieusement convaincus que leur vie et leurs actions ont un sens qui les dépasse et peuvent servir à l'établissement d'un monde nouveau. La tâche de changer le monde paraît si gigantesque et de réalisation si lointaine, qu'elle décourage tous ceux qui essaient d'y travailler pour leur part. Si nous ne pouvons prouver aux hommes qu'il y a un vrai moyen de refaire le monde, et qu'ils peuvent participer eux-mêmes à cette œuvre, ils demeureront les spectateurs impuissants de cette course à la mort, et le simple poids de leur inertie accélérera la catastrophe.

Sur quoi se fonde l'espérance chrétienne d'un monde nouveau ? Quel est mon rôle dans sa réalisation ?

L'espoir d'un monde nouveau, que caressait la génération d'avant-guerre, était fondé soit sur une foi générale en l'inéluctabilité du progrès — foi qui provenait d'une compréhension insuffisante de la doctrine scientifique de l'évolution; soit sur la confiance dans le génie inventif et le pouvoir d'organisation de l'homme. Ces deux fondements ont cédé.

L'espérance chrétienne d'un monde nouveau n'a rien de commun avec ces croyances dégonflées. Seule, *l'action de Dieu* peut faire naître une nouvelle société humaine. De même qu'il a créé le monde, il peut le créer à nouveau, quand l'obéissance des hommes lui en donne l'occasion.

Quand l'homme obéit, Dieu agit

Nous enfermerions dans un asile l'homme qui tenterait de fabriquer un champ de blé en rassemblant des milliers de tiges et de feuilles, les plantant laborieusement une à une et collant chaque grain avec de la glu. Un champ de blé qui ondule au vent est un miracle de vie. C'est le miracle qui se produit quand l'homme, apprenant tout simplement à obéir aux lois de la nature, laboure le sol et sème le grain. La différence est aussi grande entre la tentative humaine de réorganiser le monde et sa recreation par Dieu.

Il y a deux ans, la Norvège se trouvait aux prises avec d'angoissants problèmes sociaux et moraux qu'elle essayait de résoudre à coups de lois. La tentative ne paraissait pas très heureuse. Quelque temps auparavant, une femme de plus de soixante-dix ans avait reçu en Chine l'ordre de Dieu d'aller demeurer à Genève.

Elle obéit. Il en résulta que le président du Parlement norvégien, de passage à Genève, sentit le défi d'une vie soumise à la direction de Dieu. Plus tard, il invita trente personnes à venir en Norvège apporter le même message de vie dirigée par Dieu. Au bout de six mois, les principaux journaux du pays et beaucoup de citoyens influents, pouvaient témoigner du changement qui s'était opéré dans la mentalité de la nation. Une grève générale imminente n'éclata pas. Au début de la session suivante on respirait au Parlement, une atmosphère sensiblement différente. Un journaliste en vue fit publiquement des excuses au Danemark pour les articles violents qu'il avait écrits pendant la querelle des pêcheries, et fraya ainsi la voie à une nouvelle entente entre les deux nations. Le président de la Société des Auteurs, écrivit une pièce d'un nouveau genre, qui faisait entrer l'art dramatique au service de la régénération nationale; elle eut le plus grand succès.

Voilà quelques aperçus de la renaissance d'une nation. Ils démontrent que la politique, la vie sociale, la morale et la culture peuvent naître à nouveau quand la puissance créatrice de Dieu est mise en branle par l'obéissance d'une seule personne.

Il se passe alors quelque chose: *Quand l'homme obéit, Dieu agit.*

La civilisation nouvelle qui remplacera notre édifice social bientôt écroulé, sera un miracle de la puissance créatrice de Dieu agissant au travers d'hommes et de femmes abandonnés à sa volonté. C'est le fondement de notre espérance — « une cité dont Dieu est l'architecte et le constructeur ».

Cela veut dire que mon rôle individuel dans la reconstruction du monde va changer du tout au tout. Je ne suis pas un ouvrier insignifiant parmi les multitudes innombrables, apportant sa pierre à l'édifice gigantesque d'un nouvel ordre de choses dont l'achèvement, à ce compte-là, prendrait un temps infini. S'il en était ainsi, il ne vaudrait guère la peine de m'occuper de ma pierre dans un monde qu'il est si urgent de secourir. Mon obéissance à Dieu est plutôt comme un commutateur tourné, qui permet au courant de sa toute puissance de passer à travers un véritable circuit d'existences, de faire sauter des montagnes de péchés, de souder à nouveau deux vies ou une communauté entière, de provoquer des changements à grande portée chez des individus, dans l'industrie, dans l'éducation, ou dans n'importe quelle autre branche de l'activité humaine. Mon rôle de simple manœuvre dans la reconstruction du monde peut donc être immédiat et capital.

Aucune arithmétique humaine ne saurait calculer ni l'étendue, ni la rapidité de ce qui peut résulter de mon obéissance sans réserve aux directions de Dieu. Un nouveau facteur, en effet, est intervenu qui modifie entièrement la situation. Dieu est à l'œuvre.

Ce qui se passe quand des hommes se mettent à rechercher la direction de Dieu et à lui obéir, n'est pas une simple amélioration de la situation présente. Dieu ne se contente pas d'apaiser nos grèves, de résoudre nos querelles de famille, d'amener une détente dans la politique internationale, de rétablir l'équilibre, puis de nous renvoyer vivre plus paisiblement et plus confortablement une vie dans le goût du vieil homme. C'est là que se borne l'ambition de beaucoup de gens. Mais non pas celle de Dieu.

Quand les hommes lui obéissent, une révolution commence qui changera un jour la structure entière de la société. Lorsque Philémon, obéissant à Dieu, accueillit comme un frère son esclave fugitif Onésime, il fit plus que de rétablir la paix dans sa maison et de résoudre les difficultés que causait à sa femme un personnel réduit. Il commençait une révolution sociale. Son acte ébranlait dans ses fondements mêmes la société d'alors, basée sur l'esclavage domestique. Avant que bien des

années se fussent écoulées, *le système* était changé, et tout un domaine de la vie humaine était réorganisé.

L'espérance chrétienne d'un monde nouveau ne diffère que sous deux rapports des programmes révolutionnaires qu'on nous propose aujourd'hui : elle va plus loin, et sa méthode est tout autre. Les changements qu'un christianisme vivant apportera à la société humaine feront paraître pâles et anémiques le communisme et le fascisme. Il y a peu d'années, un patron mit entièrement son usine sous la direction de Dieu, et récemment un chef travailliste écrivait de lui : « Il a fait de son plein gré pour ses employés, plus qu'aucun gouvernement révolutionnaire aurait jamais pu lui imposer ».

La méthode de la révolution chrétienne est simple : obéissance sans réserve à Dieu.

Le chef d'une raffinerie d'huiles, appelé à une conférence sur les moyens de contrôler la qualité des huiles, sentit que pour mettre au point, dans l'intérêt public, le meilleur procédé de les éprouver, il devait révéler à ses concurrents ses secrets de fabrication, soigneusement gardés jusque-là, et grâce auxquels il avait assuré le succès de sa maison. Il le fit, et par là il attaquait à sa base le système de la concurrence, tel que nous le connaissons.

Un des représentants de la Grande-Bretagne à la Conférence de Washington (1922), qui avait quitté temporairement la Conférence pour accomplir une tâche officielle au Canada, se sentit dirigé à retourner à Washington pour examiner de près un article du Traité du Pacifique. Il arriva juste à temps pour prêter l'aide qu'il fallait dans la rédaction finale d'une clause qui, depuis lors, a toujours fonctionné de façon satisfaisante. Il introduisit dans la politique mondiale un principe qui détruira un jour la vieille diplomatie, en remplaçant le marchandage international par la direction de Dieu dans les affaires mondiales.

Ceux qui connaissent le Nord industriel, savent comment tous les efforts faits pour réorganiser l'industrie du coton, ont été sans cesse paralysés par la difficulté qu'il y a à faire accorder les intérêts et les points de vue de toutes les parties. Au Danemark, au début de cette année (1936), neuf fabricants de tissus recherchèrent ensemble, dans le recueillement et la prière, le plan de Dieu pour la réorganisation de leur industrie : ils ont commencé une révolution dans les affaires industrielles.

Un chef de service dans une grande compagnie industrielle du nord de l'Angleterre, se mit à écouter Dieu. Un conflit entre lui et les

hommes de son département menaçait de dégénérer en grève. Il considéra la question à la lumière nouvelle du plan de Dieu et, il rechercha sa direction. Une solution possible lui vint à l'esprit. Il la proposa aux ouvriers qui lui firent bon accueil : « Voilà quinze ans que nous sommes en négociations, et jamais nous ne sommes arrivés aussi rapidement à un accord », lui dit le délégué des ouvriers, un chef important des syndicats (Trade Unions). Une révolution avait commencé dans les relations entre patrons et employés.

Lorsque des hommes agissent ainsi, tout peut arriver, parce que Dieu est là. Or, le seul moyen d'éviter la révolution violente qui, elle, anéantirait la structure même d'une société qui n'arrive pas à subvenir aux besoins de tant de ses membres ni à respecter leurs droits, c'est une recréation de cette société par Dieu, qui dépasse en profondeur et en rapidité tout ce que la violence peut faire. Cette révolution commence dans la révolution personnelle qu'est l'abandon de toute sa vie et de tout ce qui s'y rapporte, à la direction de Dieu.

Pourquoi, demandera-t-on, le christianisme de notre génération n'a-t-il pas réussi jusqu'ici à amener cette révolution dans la société et a-t-il laissé ainsi le champ libre à la révolution violente ?

C'est que notre obéissance n'a pas été totale; nous avons craint qu'elle nous entraînat trop loin et nous coûtât trop cher.

Bien souvent les gens ont fait une expérience initiale de Dieu qui les a libérés de leurs péchés les plus apparents, mais les a laissés liés à leur condition sociale et à leurs péchés ignorés. Ils ont reçu de leur nouveau maître une partie de la vie nouvelle, mais ont continué à régler leur conduite sur les conventions et les principes reçus dans leur monde, ou dans leur commerce. Ils ont renoncé peut-être aux péchés de la chair et aux habitudes qui troublaient déjà leur conscience, mais sont demeurés sous l'empire de leurs craintes, de leur désir de sécurité, de leur amour du confort et de leur indépendance égoïste à l'égard d'autrui. Ils ont bien laissé Dieu franchir le seuil de leur maison, mais ils l'ont laissé debout au vestibule.

La révolution chrétienne commence lorsqu'un homme consent vraiment que Dieu ait seul la direction de sa vie, et élimine tout ce qui voudrait partager la place avec lui : traditions, règles sociales et commerciales, idées préconçues, attaches humaines qui nous entravent, nos peurs, nos aises, bref tout ce qui jusqu'ici, nous dictait nos actes.

Une jeune secrétaire de commerce obtient

une amélioration des salaires et des conditions de travail, pour tout le reste du personnel, parce qu'elle n'a plus peur de perdre sa place en prenant le parti des employés. Un fabricant hollandais invente une nouvelle forme de bombe incendiaire dont on lui offre une forte somme. Après avoir rencontré le groupe à une « house-party » en Suisse, il reçoit la direction de détruire son invention. Bien qu'ayant grand besoin d'argent, il obéit. Un autre homme, qui a pris sa retraite et s'attend à couler des jours plus tranquilles, s'aperçoit que Dieu a besoin de ses loisirs. Il vend sa maison pour être libre d'aller n'importe où et de faire n'importe quoi selon ce que Dieu lui demandera. Voilà les hommes et les femmes qui mettent en branle une révolution, parce qu'ils sont libres de toute attache, excepté la volonté de Dieu.

Dans les chapitres précédents, j'ai essayé d'esquisser les grandes lignes de cette vie chrétienne totale, abandonnée, dirigée, partagée et utilisée par Dieu, à laquelle nous sommes appelés. Il ne faut rien de moins pour que la puissance de Dieu pénètre dans la vie d'aujourd'hui. Dieu a besoin d'hommes qui soient libres de toute domination autre que la sienne.

Nous avons hésité devant le prix à payer.

Une vie révolutionnaire signifie vivre aujourd'hui les principes du monde nouveau de demain. Nous n'attendrons pas que les systèmes soient changés, mais nous laisserons Dieu prendre notre vie et la jeter à l'assaut de l'égoïsme et du mal, — et cela a toujours été coûteux. Non pas seulement que ce soit douloureux et difficile pour nous, mais cela peut affecter gravement ceux que nous aimons, et c'est là que tant d'entre nous se sont arrêtés net.

Un emploi perdu, des affaires en baisse, qui signifieront pour eux des privations ; l'ordre d'aller de l'avant alors qu'ils ne comprennent pas et que la méthode dont Dieu se sert pour guérir le monde leur semble commencer par faire des blessures dans la famille, voilà le prix qu'il est si dur de payer. Il faudra peut-être le payer. La vie que Dieu nous donne tourne bien souvent tout autrement que nous ne craignons, parce qu'elle suit des voies que nous n'aurions jamais cru possibles. Mais il y a des moments où le conflit entre une vie dirigée par Dieu et le monde présent signifie une croix, avec quelqu'un dessus, brisé et sanglant, pour avoir obéi à un Seigneur crucifié.

Le chapitre de l'épître aux Hébreux qui parle avec assurance de la cité dont Dieu est

l'architecte et le constructeur, nous rappelle aussi ceux qui furent « lapidés, sciés en deux et mis en pièces ; et ils erraient çà et là, vêtus de peaux de moutons et de peaux de boucs, solitaires, opprimés, maltraités ». Aucun homme s'il est appelé à combattre pour son pays ne s'y refuse sous prétexte que ses affaires pourraient être ruinées, que sa femme pourrait devenir veuve et ses enfants orphelins. Il ne pense pas non plus que leurs prières soient l'autorité dernière. Et nous, nous voulons bien plus que la victoire de notre pays.

Pour finir, notre propre vie de famille gagne en qualité, et nos enfants brûlent d'une vision plus grande des desseins de Dieu, quand nous reconnaissons une exigence plus haute que le confort et la sécurité des nôtres, et obéissons à cet appel.

Nous ne vivons plus dans ce monde confortable d'illusions, capitonné de prospérité, qui faisait paraître désuète et irréaliste la seule idée d'un tel prix à payer.

La révolution est à la porte. La croix dans notre vie est la seule réponse à la faucille et au marteau.

Il y a encore une différence entre nos tentatives de réorganiser la société et la façon que Dieu a de la recréer.

Nous ne pouvons réorganiser que dans la mesure où nous voyons. Il nous faut attendre que notre lente intelligence humaine ait compris quelques-uns des problèmes compliqués avec lesquels nous sommes aux prises. Le procédé est trop lent, trop prudent, et trop incertain, dans un monde où les puissances de destruction se déplacent si rapidement. Nous ne pouvons pas nous permettre de différer d'agir jusqu'à ce que nos yeux voient la tournure que prendront les événements. Et cependant, il n'y a rien d'autre à faire si nous ne pouvons compter que sur notre sagesse humaine.

Par bonheur, il n'en est rien. Le plan du monde nouveau est clair dans la pensée de Dieu ; et nous verrons clairement les choses à faire immédiatement, si nous voulons écouter Dieu et lui obéir. Et s'il nous est demandé de nous mettre en route sans savoir où nous allons, sans pouvoir discerner où notre obéissance aboutira, c'est là tout bonnement l'aventure de la foi qui est inhérente à la vie chrétienne. Nous verrons la forme des choses à venir, à mesure qu'elles prennent corps autour de ceux dont la vie est totalement abandonnée à Dieu.

Notre espérance est dans l'action de Dieu. Cette espérance est vivifiée par le fait qu'il

y a aujourd'hui par le monde une armée grandissante d'hommes et de femmes qui prouvent dans leur propre vie que

Quand l'homme écoute, Dieu parle.

Quand l'homme obéit, Dieu agit.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface de l'auteur	9
CHAPITRE PREMIER	
Dieu au pouvoir	11
CHAPITRE DEUXIÈME	
A la découverte du Plan de Dieu . .	27
CHAPITRE TROISIÈME	
Abattre les barrières et construire des ponts	47
CHAPITRE QUATRIÈME	
Transformer des vies	63
CHAPITRE CINQUIÈME	
Révolution Chrétienne	81
